

## Gaspard de Pons: Ourika l'Africaine

À M. Charles Nodier

Voici le jour ; restons... Dans l'alcôve où la soie  
Semble aux feux du matin varier ses couleurs,  
Que j'ose en paix du moins savourer mes douleurs !  
Qu'avec tous ses transports mon âme se déploie !

Irai-je regarder leur ciel à son réveil !  
À l'Afrique enlevée, hélas ! bien jeune encore,  
Mes yeux jamais pourtant dans cette pâle aurore,  
Mon cœur surtout n'a point reconnu son soleil.

Là, sous un astre d'or, la nature agrandie  
Fait l'homme pour braver le calme des déserts,  
Pour rugir de l'amour dont il subit les fers :  
C'est un éclair ici ; là, c'est un incendie.

J'ai porté cet amour dans ces climats glacés,  
Où mon aspect dit seul que j'y suis étrangère :  
Les blanches m'ont appris leur vertu mensongère,  
Qui ne peut mettre un frein à mes vœux insensés.

Ô toi, le dieu secret de mon stérile hommage !

Charles, n'est-il pas vrai ? tu ne frémirais pas,  
Si du moins, si l'amour, au-delà du trépas,  
Dans un autre univers te montrait mon image !

Souffre que de mes maux j'attende encore ce prix.  
Oh ! quand viendra la mort ? c'est la mort où j'aspire.  
Toi-même, ô mon ami ! vois, tant que je respire,  
Ton amitié ne peut m'épargner ton mépris.

Eh bien donc ! profitons d'un mépris qui m'offense,  
Pour laisser sans remords éclater mon ardeur.  
Eh ! que me sert, à moi, cette austère pudeur,  
Dont on prit tant de soin d'entourer mon enfance ?

La flamme qui m'embrase a le droit de la dompter.  
Que je plie à vos lois ma dévorante ivresse,  
Suis-je moins à vos yeux, suis-je moins la négresse ?  
L'outrage me poursuit, je veux le mériter.

Fuis tes femmes du nord la froideur m'outrage ;  
Viens, Charles ! À nos regards, dans mon désert natal,  
S'offre un vert oasis, que l'arbre colossal,  
Le vaste baobab couvre de son ombrage.

Là, cent noires beautés viendront briguer ton choix ;  
C'est moi qui te plairai, car je suis la plus belle...  
Non, voilons-nous, mes sœurs ; non, sa fierté rebelle  
Ne sait comprendre, hélas ! vos charmes ni ma voix.

Connais-tu nos faveurs que ton orgueil refuse ?  
Nous savons (je le sais, car je l'ai deviné)  
Des feux tels que jamais tu n'en as soupçonné ;  
Ils feront ton bonheur, ils feront mon excuse.

L'Africaine, vendue aux voluptés des blancs,  
Dans les bras d'un tyran dont elle est dédaignée,  
De ses propres transports vainement indignée,  
L'enivre avec fureur de ses baisers brûlants.

Et moi, moins dans les tiens... ouvre-les-moi, barbare !  
Charles, ne m'ôte pas ces rêves enchantés,  
Qui font frémir mes nerfs par l'amour irrités,  
Comme un lointain accord fait vibrer ma guitare.

Il m'aime, il est ici, je suis heureuse enfin ;  
Je jouis donc enfin de toute ma victoire !

Comme il bat, comme il bat sous cette main d'ivoire,  
Cet ébène amoureux qui s'enfle avec mon sein !

L'ivoire ! il te sourit dans ma bouche entr'ouverte.  
Mon souffle te dévore, il me dévore aussi.  
Que j'exhale en ton cœur pour moi seule endurci  
L'inextinguible feu qui doit causer ma perte !...

Qui doit causer la tienne et celle d'Anaïs !  
Ton amante à jamais ! ma rivale éternelle !  
Crains-moi, Charles, crains-moi ; je te respecte en elle :  
Je suis encore pourtant l'enfant de mon pays.

Garde-toi d'éveiller des douleurs africaines !  
Tu parles d'amitié, de ce faible lien  
Qui brise un cœur jaloux si mal connu du tien !  
Le sang des Othello bout toujours dans mes veines.

J'épuise la souffrance, il me faut le remord :  
Un crime n'est rien, rien, s'il est la vengeance.  
Frappons... N'entends-je pas votre Dieu d'indulgence ?  
Ô rage ! il m'interdit l'homicide et la mort.

Je le crains ; cependant, en dépit de sa foudre,  
Que ne puis-je égorger l'objet de tes amours !  
Puis, t'enlaçant du bras qui trancha ses beaux jours,  
Sur mon cœur bondissant te forcer à m'absoudre !